

Le dispositif « culture et méthode » : travailler avec l'actualité, travailler sur l'urgence

Avec ma collègue enseignant l'histoire-géographie au Microlycée du Val-de-Marne, Marie-Laure Gache, nous avons constaté que nos élèves qui suivent l'actualité par le biais des journaux gratuits, des réseaux sociaux et des journaux télévisés se posaient et nous posaient de multiples questions au sujet d'évènements d'actualité. Or, nous disposions au Microlycée d'une plage hebdomadaire d'une heure pour faire cours à la carte. Ce dispositif, appelé « culture et méthodes » permet aux élèves de choisir parmi une liste d'enseignements. Nous avons donc ainsi proposé aux élèves de travailler l'histoire et la géographie à partir de l'actualité. Lors de l'année scolaire 2013-2014, nous avons étudié avec les élèves les enjeux des attentats au Sinaï et en 2014 – 2015 ceux de la crise dans l'est Ukrainien.

Nous avons ainsi pu coanimer les deux fois une triple séquence d'une heure. Les enjeux didactiques disciplinaires étaient de donner à voir comment l'histoire et la géographie expliquent le monde contemporain à partir de cas très concrets révélés par l'actualité. Il s'agissait donc de se donner le temps de la réflexion, là où, précisément, c'est l'urgence et le temps court qui semblent l'emporter. En effet, varier les échelles pour mieux saisir la complexité d'un événement, incarner les acteurs impliqués et leurs objectifs, proposer une confrontation des points de vue, permettait à la fois d'acquérir une méthode en histoire comme en géographie tout en proposant le va-et-vient nécessaire entre comprendre un point de vue subjectif et construire une explication englobante et distanciée.

Nous avons donc conçu un dispositif en trois étapes d'une heure chacune. Après un long travail de recherche et d'élaboration, car il s'agit ici de se montrer réactif et donc de maîtriser rapidement littérature scientifique et journalistique, nous avons conçu un dispositif en trois temps.

Dans un premier temps, la mise en contexte à partir de documents vidéo-projetés et le support d'une trace écrite et d'un croquis réalisés au fur et à mesure permettent de faire surgir devant les élèves les éléments révélant la complexité de la crise en cours et d'inscrire l'actualité dans des échelles plus vastes et une trame chronologique plus large. L'élaboration d'une carte, sous la forme d'un croquis de type bac, permettait également de fixer les informations les plus significatives relevées par les élèves, tout autant qu'il faisait travailler une méthode évaluée au baccalauréat.

Dans un second temps, nous avons centré notre travail sur les acteurs. Marie-Laure et moi-même avons d'abord compulsé une somme conséquente de témoignages recueillis dans la

presse française et étrangère. Ensuite, nous les avons synthétisés en quelques portraits-types, récits construits à la première personne dans lesquels un acteur impliqué dans la crise raconte son histoire et donne à voir son point de vue sur les événements. Chaque élève ou groupe d'élèves incarne un acteur qu'il a choisi, par exemple Nina Nikiforovna, habitante retraitée de Donetsk (voir annexe). Comprendre ses motivations, ses modes d'actions, grâce à une grille d'analyse, permet ainsi aux élèves d'acquérir un point de vue sur la crise, une position à défendre. Au cours de cette séquence, les élèves préparent l'intervention de leur avatar dans un débat, qui constitue le troisième temps de la séquence.

Dans un dernier temps, nous avons procédé au débat. Un des enseignants jouait le rôle de modérateur/animateur du débat, posant des questions, relançant les interventions et s'assurant que chacun prenne la parole. L'autre enseignant jouait le rôle de l'expert chargé de rajouter des précisions aux récits et aux interventions des élèves. Dans l'ensemble, ceux-ci se prennent au jeu et apprécient cette manière de rentrer, de vivre et de disséquer un événement d'actualité. Enfin, un temps de retour et d'analyse en fin de séance permet aux élèves de formaliser et de dire ce qu'ils avaient appris de la confrontation des idées. Cette séance fait donc émerger un nouveau savoir, enrichi par les informations et les énoncés des différents acteurs incarnés par les élèves.

Le dispositif simple et ludique du jeu de rôles rassurait les élèves qui ont pu ainsi faire évoluer leurs points de vue. Même s'il a demandé un travail rigoureux de notre part, il nous a permis d'atteindre notre objectif : réintroduire des contenus disciplinaires et de la professionnalité dans l'actualité, mettre de la distance et ouvrir la porte de la classe sur un monde sans cesse complexe, sans cesse changeant. Ce dispositif permet donc de développer l'esprit critique. Si la forme de l'enseignement paraît relativement libre et semble même s'apparenter au loisir, les concepts et notions mises en jeu dans le travail des élèves sont bien celles du lycée. Les thèmes programmatiques de la mondialisation, des frontières, de la souveraineté étatique, des flux migratoires ou de réfugiés, des nouvelles conflictualités ou encore des clivages, qu'ils soient socio-économiques, religieux, culturels, étaient au centre des analyses des élèves. Nous nous sommes résolument inscrits dans les spécificités pédagogiques du Microlycée. En proposant un apprentissage actif adapté aux goûts et aux centres d'intérêt des élèves, le dispositif « culture et méthode » permet la mise en œuvre d'une « pédagogie du détour » favorable au rapport au savoir des élèves, qui plus est en situation de raccrochage.

Nina Nikiforovna, une habitante retraitée de Donetsk

Je m'appelle Nina Nikiforovna. J'ai 76 ans. Je suis née dans le Donbass. Mes parents étaient des paysans qu'on a forcé à venir vivre ici, à l'époque de Staline. J'ai travaillé dans une cantine, à l'usine « Soleil d'Octobre » pendant toute ma vie. Quant l'URSS a été dissoute, j'ai encore travaillé un peu mais j'ai surtout vu fondre mes économies parce que ma pension, elle était trop faible. 1500 hrivens (je n'aime pas ce nom, dans la vie je dis encore « roubles » comme à l'époque de l'URSS), soit 80 euros. Au début, ça allait, parce que l'appartement il était à nous parce que l'Etat soviétique logeait les travailleurs gratuitement. Mais, en 1993, il y a un type qui est venu et qui nous a dit que, maintenant, l'immeuble était à lui et qu'on lui devait tous un loyer de 700 hrivens (37 euros) tous les mois. Alors, avec mon mari, on s'est remis à travailler. Mais il y avait beaucoup de chômeurs. Mon mari, il était mineur. Il avait une bonne pension mais c'était pas assez. Alors, il est reparti sur les chantiers et il a cassé sa pipe parce qu'il était trop vieux. Moi, j'ai commencé à vendre des baies et des champignons que je partais récolter en forêt. Mais ça ne suffisait pas, alors j'ai vendu tout ce qu'il y avait dans l'appartement. A mon âge, je dors sur un lit de camp et j'en ai le dos tout détraqué.

C'étaient des années dure, mais au moins, on était tous pareil et on se serrait les coudes. Franchement, à cette époque, on n'avait pas le temps de se demander si on était russe ou ukrainien. Alors moi, je parle russe, mais je ne suis pas russe parce que je suis née en Ukraine. Pourtant, je ne me sens pas ukrainienne car, pendant la guerre, les ukrainiens, ils étaient avec les Allemands qui tuaient, violaient et pillaient le peuple soviétique. Mon père, il est mort pendant la guerre contre les Allemands et, nous, les gens de mon âge, on a été éduqués dans le respect de nos héros qui ont battu les fascistes. Moi, ce que je dis, c'est que je suis soviétique. C'était le meilleur pays du monde. J'étais cantinière mais mes enfants ont pu faire des études brillantes, apprendre des choses et nous dépasser sans que ça nous ait coûté un kopeck. Et l'été, on partait en vacances en Crimée. C'étaient de belles années. Il y avait de bons programmes à la télé et les gens allaient au théâtre et au cinéma où il n'y avait pas tous ces films américains.

Les années 90 c'était dur, en vrai. Parce qu'on n'avait rien et qu'il y avait des bandits et des criminels et que mon mari est mort. Mais maintenant, franchement, c'est pire. D'abord, l'Ukraine ne nous verse pas nos pensions et fait comme si on était tous morts. Ensuite, on nous bombarde, nous les civils. On est 650 000 retraités à Louhansk et à Donetsk. On a travaillé, on a fait leu richesse mais là, d'un coup, plus rien. A Kiev, ils disent que c'est à la Russie de s'occuper de nous. Mais mes impôts, ces vingt dernières années, c'est pas à Moscou qu'ils sont partis. Avec mon argent, ils se sont fait de l'argent là-bas, ils ont organisé un championnat de foot avec tous ces étrangers. Et maintenant, il n'y a plus personne pour vous. Les séparatistes, ils ne nous aident pas, ils nous proposent de partir nous réfugier en Russie. A mon âge, je ne me vois pas partir. Même mon fils, qui vit aux Etats-Unis et qui a bien réussi, il veut que je vienne vivre là bas. Mais franchement, le climat n'est pas bon pour moi et puis il y a tout ces criminels là bas. Non, je ne partirais pas. Déjà, ici, j'ai les tombes de ma famille et je suis la dernière. Si je pars, qui c'est qui va s'en occuper ? et puis, j'ai mes voisins. Ils m'apportent du thé et du charbon alors je n'ai pas trop froid, même si l'hiver me fait peur. Et puis, il y a les copines. Certaines, elles sont vraiment en mauvaise santé et personne ne s'occupe d'elle. Elles sont comme moi, elles veulent pas partir. Ici c'est chez nous, pourquoi qu'on partirait ?

Ici, c'est vrai que c'est dur. On ne reçoit plus nos pensions et moi j'ai ces médicaments pour le cœur à acheter. Mais le pharmacien, il fait des affaires, il les fait venir de Russie et les vend deux fois au prix. Je suis obligée de mendier devant les Eglises. Les gens, tantôt ils donnent, tantôt ils donnent pas. Il faut dire qu'ils sont pauvres, eux aussi, et qu'on est beaucoup de retraités à faire la manche. J'ai encore la santé, même si je suis fatiguée, et j'irais bien dans les bois cueillir des champignons et des baies comme dans les années 90, mais c'est dangereux. On se tire dessus de partout et puis il y a beaucoup d'étrangers et de bandits, des gens que je ne connais pas.

Moi, politiquement, je suis proche des séparatistes parce que à l'Ouest de l'Ukraine, c'est des fascistes, comme ceux qui ont tué mon père et maintenant ils sont venus dans l'Est et nous bombardent pour se venger de la raclée qu'on leur a mise en 45. Et puis dans les séparatistes, il y a Boris Litvinov, notre président du soviet de la république, l'assemblée nationale de la région de Donetsk, c'est un

communiste comme moi. C'est lui qui nous défend, les retraités, je le connais bien. C'est quelqu'un de sérieux et de proche du peuple. Il y a un voisin qui se bat sur l'aéroport, il m'a amené la photo des types qui ont été élus l'autre jour. J'ai découpé le visage de Boris Litvinov et collé sur le mur de mon salon. J'espère que lui, il nous apportera la paix, parce que c'est ce dont nous avons besoin. La Paix et nos pensions.

Mathieu Giacomo. Enseignant d'histoire-géographie au Microlycée de Vitry.